

SUJET :

Vous traiterez la dissertation (3h00 type E3A)

Le résumé est à faire en devoir maison pour le 25 mars

RESUME/8 : Vous résumerez le texte d'E.CIORAN en 200 mots (+/- 10%)

Pour faciliter le travail de correction, merci d'écrire toutes les 2 lignes, et de signaler d'une barre verticale chaque ensemble de 20 mots

Critères d'évaluation:

- **Repérage et reformulation des idées principales du texte**
- **Mise en évidence de la progression logique du texte**
- **Clarté, correction et précision dans la formulation des idées.**
- **Respect de l'énonciation**
- **Respect du nombre de mots dans les marges imposées.**

DISSERTATION/12 : « L'être inféodé aux heures est-il encore un être humain ? Et a-t-il le droit de s'appeler libre, quand nous savons qu'il a secoué toutes les servitudes, sauf l'essentielle ? À la merci du temps qu'il nourrit, qu'il engraisse de sa substance, il s'étend et s'anémie pour assurer la prospérité d'un parasite ou d'un tyran. » Dans quelle mesure votre lecture des œuvres du programme vérifie-t-elle ce point de vue ?

Barème de correction

1 ou 2	Copie indigente (quelques lignes seulement), illisible.
Entre 2 et 4	Copie courte s'intéressant à peine au sujet et aux œuvres.
Entre 5 et 7	Peu de connaissances sur le programme. Hors sujet total, récitation de cours, sujet non traité.
Entre 8 et 10	Sujet traité de façon partielle, pauvreté des exemples, déséquilibre des œuvres, problèmes de méthode. Hors sujet, mais copie riche sur le programme.
11 ou 12	Bonne méthode, réflexion encore superficielle sur le sujet et le programme, pas de réflexion dialectique (discussion).
Entre 12 et 15	Idem avec une véritable réflexion dialectique.
15 et plus	3 parties, copie riche, dialectique avec dépassement
Entre 18 et 20	Copie vraiment remarquable.

Pénalité orthographe et syntaxe :

0,5 point / 10 fautes jusqu'à - 2 points

(la pénalité peut être plus importante pour le concours !)

La civilisation avec tout son appareil, se fonde sur notre propension à l'irréel et à l'inutile. Consentirions-nous à réduire nos besoins, à ne satisfaire que les nécessaires, elle s'écroulerait sur l'heure. Aussi pour durer, s'astreint-elle à nous en créer toujours de nouveaux, à les multiplier sans trêve, car la pratique généralisée de l'ataraxie entraînerait pour elle des conséquences bien plus graves qu'une guerre de destruction totale. En ajoutant aux inconvénients fatals de la nature des inconvénients gratuits, elle nous contraint à souffrir doublement, elle diversifie nos tourments et renforce nos infirmités. Qu'on ne vienne pas nous ressasser qu'elle nous a guéri de la peur ; en fait, la corrélation est évidente entre la multiplication de nos besoins et l'accroissement de nos terreurs ; nos désirs, sources de nos besoins, suscitent en nous une inquiétude constante, autrement intolérable que le frisson éprouvé, dans l'état de nature, devant un danger fugitif. Nous ne tremblons plus par à-coups ; nous tremblons sans relâche. Qu'avons-nous gagné au changement de la peur en anxiété ? Et qui balancerait entre une panique instantanée, et une autre diffuse et permanente ? La sécurité dont nous nous targuons dissimule une agitation ininterrompue qui envenime tous nos instants, ceux du présent et ceux du futur, et les rend, les uns non avendus, les autres inconcevables. Nos désirs se confondant avec nos terreurs, heureux celui qui n'en ressent aucun ! A peine en éprouvons-nous un qu'il en engendre un autre, dans une suite aussi lamentable que malsaine.

Si nous étions en mesure de nous arracher au désir, nous nous arracherions du même coup au destin ; supérieurs aux êtres, aux choses, et à nous-mêmes, rétifs à nous amalgamer davantage au monde, par le sacrifice de notre identité nous accéderions à la liberté, inséparable d'un entraînement à l'anonymat et à l'abdication. « Je suis personne, j'ai vaincu mon nom » s'exclame celui qui, ne voulant pas s'abaisser à laisser de traces, essaie de se conformer à la prescription d'Épicure. : « Cache ta vie ». Ces Anciens, nous revenons toujours à eux dès qu'il s'agit de l'art de vivre dont deux mille ans de surnature et de charité convulsive nous ont fait perdre le secret. Nous revenons à eux, à leur pondération et à leur aménité¹, pour peu que tombe cette frénésie que nous a inculquée le christianisme ; la curiosité qu'ils éveillent en nous correspond à une diminution de notre fièvre, à un recul vers la santé. Et nous revenons encore à eux parce que l'intervalle qui les sépare de l'univers étant plus vaste que l'univers lui-même, ils nous proposent une forme de détachement que nous chercherions vainement auprès de saints.

En faisant de nous des frénétiques, le christianisme nous préparait malgré lui à enfanter une civilisation dont il est maintenant la victime : n'a-t-il pas créé trop de besoins, d'exigences ? Ces exigences, ces besoins intérieurs au départ, allaient se dégrader et se tourner vers le dehors, comme la ferveur dont émanent tant de prières suspendues brusquement, ne pouvant s'évanouir et rester sans emploi, devait se mettre au service de dieux de rechange et forger des symboles à la mesure de leur nullité. Nous voilà livrés à des contrefaçons d'infini, à un absolu sans dimension métaphysique, plongé dans la vitesse, faute de l'être dans l'extase. Cette ferraille haletante, réplique de notre bougeotte, et ces spectres qui la manipulent, ce défilé d'automates, cette procession d'hallucinés ! Chaque fois que j'incline à les absoudre, que je conçois des doutes sur la légitimité de l'aversion ou de la terreur qu'ils m'inspirent, il me suffit de songer aux routes de campagne, le dimanche, pour que l'image de cette vermine motorisée m'affermisse dans mes dégoûts et mes effrois. L'usage des jambes étant aboli, le marcheur, au milieu de ces paralytiques au volant, à l'air d'un excentrique ou d'un proscrit ; bientôt il fera figure de monstre. Plus de contact avec le sol : tout ce qui y plonge nous est devenu étranger et incompréhensible. Coupés de toute racine, inaptes en outre à frayer avec la poussière ou la boue, nous avons réussi l'exploit de rompre non seulement avec l'intimité des choses, mais avec leur surface même. La civilisation à ce stade, apparaît comme un pacte avec le diable, si l'homme avait encore une âme à vendre.

Est-ce vraiment pour « gagner du temps » que furent inventés ces engins ? Plus démunis, plus déshérités que le troglodyte², le civilisé n'a pas un instant à soi ; ses loisirs mêmes sont fiévreux et oppressants : un forçat en congé, succombant au cafard du farniente et au cauchemar des plages. Quand on a pratiqué des contrées où l'oisiveté était de rigueur, où tous y excellaient, on s'adapte mal à un monde où personne ne la connaît, où nul ne respire. L'être inféodé aux heures est-il encore un être humain ? Et a-t-il encore le droit de s'appeler libre, quand nous savons qu'il a secoué toutes les servitudes sauf l'essentielle ? A la merci du temps qu'il nourrit, qu'il engraisse de sa substance, il s'exténue et s'anémie pour assurer la prospérité d'un parasite ou d'un tyran. Calculé malgré sa folie, il s'imagine que ses soucis et ses tribulations seraient moindres si, sous forme de « programme », il arrivait à les octroyer à des peuples « sous-développés », auxquels il reproche de n'être pas « dans le coup », c'est-à-dire dans le vertige. Pour mieux les y précipiter, il

¹ Politesse, douceur

² Personne qui habite une habitation creusée dans la roche, dans une grotte

leur inoculera le poison de l'anxiété et ne les lâchera qu'il n'ait observé sur eux les mêmes symptômes d'affairement. Afin de réaliser son rêve d'une humanité hors d'haleine, éperdue et minutée, il parcourra les continents, toujours en quête de nouvelles victimes sur qui déverser le trop plein de sa fébrilité et de ses ténèbres. A le contempler, on entrevoit la nature véritable de l'enfer : n'est-ce point le lieu où l'est condamné au temps pour l'éternité ?

55 Nous avons beau soumettre l'univers et nous l'approprier, tant que nous n'aurons pas triomphé du temps, nous resterons des ilotes.³ Or cette victoire s'acquiert par le renoncement, vertu à quoi nos conquêtes nous rendent particulièrement impropres, de sorte que plus leur nombre s'accroît, plus notre sujétion s'accuse. 60 La civilisation nous enseigne comment nous saisir des choses, alors que c'est à l'art de nous en dessaisir qu', car il n'y a de liberté ni de « vraie vie » sans l'apprentissage de la dépossession. Je m'empare d'un objet, je m'en estime le maître ; en fait, j'en suis l'esclave, esclave je suis également de l'instrument que je fabrique et manie. Point de nouvelle acquisition qui ne signifie aussi une chaîne de plus, ni de facteur de puissance qui ne soit 65 cause de faiblesse. Il n'est pas jusqu'à nos dons qui ne contribuent à notre assujettissement. ; l'esprit qui s'élève au-dessus des autres, est moins libre qu'eux : rivé à ses facultés et à ses ambitions, prisonnier de ses talents, il les cultive à ses dépens, il les fait valoir au prix de son salut. Nul ne s'affranchit s'il s'astreint à devenir quelqu'un ou quelque chose ; Tout ce que nous possédons ou produisons, tout ce qui se superpose à notre être ou en procède nous dénature et nous étouffe. Et notre être lui-même, quelle erreur, quelle blessure de lui 70 avoir adjoint l'existence, quand nous pouvions, inentamés, persévérer dans le virtuel et l'invulnérable ! Personne ne se remet du mal de naître, plaie capitale s'il en fut. C'est pourtant avec l'espoir de nous en guérir un jour que nous acceptons la vie et en supportons les épreuves. Les années passent, la plaie demeure.

E.M. CIORAN. La chute dans le temps ; « portrait du civilisé »(1964)

³ Ilote (ici) : personne réduite au dernier degré d'ignorance ou de soumission